

Conduis-moi dans tes Sowetos

ou

La peur de tomber hors du monde

Lorrina Niclas

O

n lui passe la parole. Tout d'abord il se tait. Puis il regarde tout le monde d'un regard intense et grave : il y a trop à dire.

« Il y a l'histoire, notre histoire », dit-il. Un silence, un blanc suit. Un silence blanc comme son regard, blanc, comme sont les blessures.

« Tout ce qui se passe en danse est dirigé par des femmes blanches,

reprénd-il. Les femmes noires, il y en a peu dans les compagnies.

Elles ne sortent pas le soir. Elles craignent d'être agressées. Celles qui se sont mariées abandonnent leurs activités d'avant le mariage, elles ne dansent plus. Quelques-unes sont parties de leur plein gré mais le plus souvent c'est leurs maris qui ne les veulent pas dans les studios. Là, dans les studios, des rencontres se sont faites. C'est d'ailleurs grâce à la danse que certaines ont trouvé un mari. » Sa voix légère est ténue. Il se prénomme Boyzie.

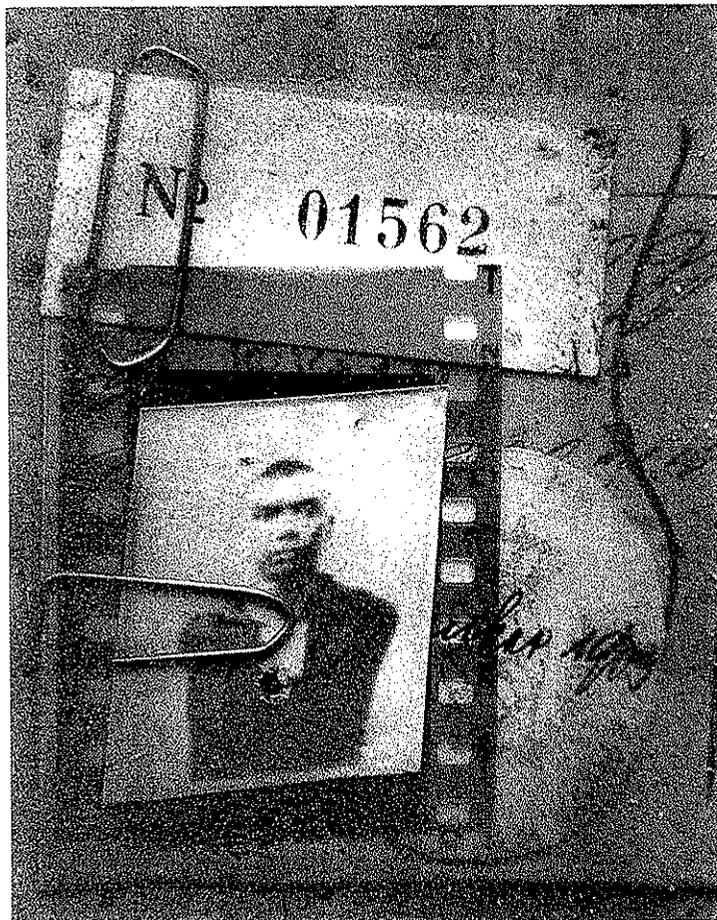
Il s'arrête. Il regarde vers le sol, pensif. Puis, il prend

de nouveau à partie son auditoire. Son regard contrasté, lentement fait un tour. Un à un, il vise les nôtres. Son visage, qui est fin, frémit imperceptiblement. Il veut dire des choses mais ces choses s'agrippent à sa gorge. Dire quoi ? Les violences ? Celles qui ont cultivé le sous-développement dans un des pays les plus riches du monde ? Celles qui ont manipulé savamment les groupes ethniques, les dressant les uns contre les autres ? Ces stratégies qui, en se sophistiquant jusqu'à l'absurde, pulvérisaient toute tentative de mouvement de solidarité entre les victimes ? En divisant les membres des communautés, elles ont profondément mutilé le tissu social et durablement multiplié les sources de conflits.

Parmi les violences qui manifestent dans les paroles des Noirs présents – surpris d'être invités à s'exprimer, bien que ce soit surtout comme spécialistes des questions ethniques – il y a des violences moins évidentes. Notamment, celles qui ont privé si longtemps les habitants indigènes de la culture administrative de leur nation. À les entendre décrire les labyrinthes de la bureaucratie, on comprend qu'ils sont chez eux comme sont les immigrés en Occident : devant un monstre abstrait, aux ramifications



► *Nuit*, chorégraphie de Mathilde Monnier. Interprétée par Seydou Boro et Eszter Salamon.
Photo : Cathy Peylan.



► Udo Klückman, N° 01562, collage.

obscur et à mille têtes. Un territoire dans le territoire, qui possède sa langue, ses ruses, ses règles. En Afrique du Sud, toute la structure administrative est entre les mains de la minorité blanche. Elle est la seule à détenir cet outil de pouvoir qui assure sa stabilité politique. Certes, on a confié la plupart des directions à des personnes noires, mais le personnel est blanc et connaît, lui, tous les mécanismes loin desquels les autochtones noirs ont été maintenus.

Tout le monde attend. Le locuteur concentre ses efforts. Cette voix qui vient de lui enfin est claire. Elle est posée. Ses paroles sont extrêmement précises. Pourtant l'émotion l'emporte. Voilà. Les phrases que j'écris seront donc infidèles involontairement : faibles par rapport à la chaude réalité retenue qui palpite sous les tempes.

« Les femmes africaines, reprend-t-il, ne sont pas maigres. » Il a choisi de rester dans ce sujet. « Pour la danse, continue-t-il, il faut posséder une silhouette à laquelle elles ne correspondent pas. Elles ont des seins, des fesses. Il ne faudrait pas. Il faudrait qu'elles soient maigrichonnes. Comme sont maigrichonnes les danseuses blanches. » Il est mince, Boyzie.

Ses mains, au fur et à mesure qu'il s'exprime, s'ouvrent délicatement sur ses paumes claires et dessinées. Elles rythment sa parole ; elles marquent et terminent les phrases restées inachevées, en suspens dans le silence des autres. Ses regards vifs calligraphient la pensée qui lui vient et qui prend appui dans nos yeux où elle s'im-

prime. Le trouble qu'il surmonte pour parler est si grand que, parfois, sa voix chancelle légèrement. Puis il se déclare trop confus. L'animateur du débat assure à Boyzie que non : « Tu n'es pas confus, insiste-t-il, au contraire ! » Lui aussi est bouleversé. Leurs troubles sont pourtant incomparables...

Malgré tout donc, il faut essayer d'en parler. Lorsqu'il parle, c'est un malaise par trop complexe qui le déchire. Boyzie est déchiqueté dans son âme. Chaque parole le submerge. Gonflés d'émotions contradictoires, les mots déferlent pourtant les uns après les autres et se brisent dans la langue. Par la simplicité précise et méticuleuse de sa pensée, laquelle surmonte et maîtrise une réalité qui ne rêve que de se dérober, il rend ainsi visible un symptôme lié à la difficulté de vivre une situation post-traumatique. Il s'abandonne enfin. Il abandonne toute résistance et se laisse un moment suspendre dans une immobilité prudente. Frustrante. Il pense aux différentes intentions de dire ou de faire qui, à leur tour, viennent s'évanouir contre les blessures sur lesquelles elles font pression. Alors il s'interrompt.

Le modérateur, celui qui vient de rassurer Boyzie, est blanc. Il est affecté par cette douleur contenue dans la pudeur, dans la colère.

En forçant le passage, les blessures compressent le souffle sur lequel se faufile la voix de Boyzie.

C'est alors que l'on écoute avec tout son corps, c'est avec tout son corps que l'on regarde. Pour tout recevoir, tout ce qui se bouscule derrière les mots, tout ce qu'occultent les mots, tout ce que contient la chair qui porte la parole.

Boyzie est un danseur. Il est de formation classique. Ses succès d'interprète sont nombreux ; il les tient de contrats signés à l'étranger. Or ses succès ne le rendent pas heureux. « Je voudrais, dit-il, travailler au sein de ma communauté, mais en choisissant la danse classique, je me suis coupé des miens. Je suis perçu comme un "traître". Et, parce que je suis noir, je ne suis pas non plus intégré à la communauté des danseurs classiques blancs d'Afrique du Sud. J'ai eu beaucoup de mal à m'accommoder avec le fait que je ne suis bienvenu pour personne. »

« C'est l'histoire, continue-t-il, toute notre histoire, c'est cet héritage, tout cet héritage. »

Il hoche la tête, puis se tait. Cette fois, son regard se plante dans le sol. Il dit non de la tête cependant que ses mains grandes ouvertes lui rapportent l'espace lourd qu'il pétrit dans un mouvement de rotations larges qui pourrait ne pas s'achever, mouvement contradictoire, celui de sa tête et celui de ses mains, ce conflit d'intentions qui montre si élémentairement la situation paradoxale et contrastée de la vie des habitants noirs d'Afrique du Sud.

« Mon pays, c'est le pays de l'arc-en-ciel. C'est un bon pays », dit le chauffeur de taxi qui nous conduit à Soweto. Aujourd'hui, Richard, un collègue, William, le chauffeur de taxi, et moi nous rendons ensemble à Soweto. Il est 14 heures environ. La chaleur est forte. C'est le 15 novembre 1977, la fin du printemps, dans cet hémisphère, dans cet autre monde.

Nous quittons Johannesburg pour une visite hors de la ville. Or, ce n'est pas la campagne que l'on voit en sortant de la ville mais un interminable toit de tôles juxtaposées. Fixées au-dessus de cubes en ciment, les tôles recouvrent la terre devenue invisible. Là, dessous, on a prétendu contenir dans une sous-vie les populations noires.

La terre de Johannesburg est rouge. La terre d'Afrique du Sud est rouge.

Mais Soweto est grise. Un jour, il y a longtemps, la fin du monde a dû avoir lieu ici, dans l'éclair bleu translucide d'un ciel inerte. Un jour, cette mer de ciment et de métal terne et rugueux s'est solidifiée sur des gens devenus les vis-

cères d'une chose qu'on ne peut désigner comme ville. De loin, on n'y aperçoit pas la vie.

Alors, en nous enfonçant dans le township, tous les trois nous retenons notre souffle : les souvenirs pour William sûrement, la peur de l'horreur pour nous. Ainsi, dans un des townships de l'Afrique du Sud, notre mémoire précipite dans nos esprits ces « unes » de papier journal blême et d'encre noire qui disputent la place à la réalité visible².

En parcourant les premières voies récemment goudronnées, on observe que quelques habitants parmi ceux qui tentent depuis si longtemps de vivre dans ces dix-huit à vingt mètres carrés qu'ils louaient auparavant à leurs oppresseurs, organisent aujourd'hui leur vie de familles nombreuses, rendant « coquets » avec quelques fleurs aux couleurs vives, les lopins d'espace qu'on nous montre ici et là.

On veut croire que le pire est derrière. Mais la fin de l'apartheid est avant tout le début d'une série de difficultés complexes à résoudre³. Par exemple, une langue commune à tous les citoyens fait cruellement défaut. Plus de douze langues sont actuellement

parlées. Peut-on bâtir une démocratie alors que les citoyens d'une même nation ne se comprennent pas entre eux et ne comprennent pas les hommes qui les gouvernent et qui dictent et font appliquer des lois demeurées inaccessibles ?

L'anglais semble être la langue capable, auprès des douze autres, de véhiculer plus largement les codes sociaux déjà partagés par un grand nombre d'habitants. Elle représente la langue dans laquelle les espoirs sont mis pour construire la cohésion sociale recherchée ; elle est, en Afrique du Sud, la langue des administrations, des politiques et de l'économie.

Malgré l'ampleur quasi surhumaine des tâches à affronter, dans les townships, les communautés ont commencé à s'organiser. Elles veillent, entre autres, à développer les conditions nécessaires à leur sécurité. L'idée d'un citoyen responsable de son destin y est forte. Le mot « citoyen » est souvent employé.

« Les lois raciales sont tombées et cela a réjoui le monde entier, entend-on dire de temps à autre, mais les comportements, eux, seront longs à se transformer avant que les changements soient à la hauteur des attentes. » Dans les cafés, dans les restaurants, tout est presque comme

A LA MAJORITÉ DE 74 580 VOIX

Les partisans d'une république l'emportent en Afrique du Sud

Par 850 458 voix contre 775 878 les électeurs blancs de l'Union sud-africaine se sont prononcés contre le maintien de la monarchie et pour l'établissement d'une république. Ce résultat n'a été acquis qu'à la étroite majorité de 74 580 voix — majorité d'ailleurs d'une minorité, puisque les Blancs ne sont que trois millions dans un pays qui comprend onze millions environ de Noirs, d'Asiatiques et de métis.

Bien qu'un changement constitutionnel d'une telle importance exige une majorité des deux tiers, le gouvernement nationaliste a fait savoir depuis longtemps qu'il proclamerait la république avec une simple majorité des voix. Celle-ci sera donc proclamée prochainement. On pense que le premier président de la nouvelle république pourrait être l'actuel gouverneur général, M. Swart, ancien ministre nationaliste de la Justice. En cas de refus de sa part, le ministre actuel des finances, M. Donaghe, aurait alors les plus grandes chances.

Avec leur victoire dans le référendum, les nationalistes africains voient enfin se réaliser leur vieux rêve d'une République libre. Les souvenirs amers de la guerre des Boers et de la défaite des anciennes républiques du Transvaal et de l'Etat libre d'Orange sont définitivement effacés. La revanche sur les Britanniques est désormais totale.

Mais c'est précisément parce que cet élément de revanche est contenu dans l'instauration d'une république que l'argument majeur des nationalistes en sa faveur — la possibilité qu'elle va donner aux deux rameaux de la population blanche de l'Union sud-africaine (celui d'origine hollandaise et celui d'origine britannique) d'enterrer définitivement le hache de guerre — apparaît fragile. Les Sud-Africains de souche britannique n'abandonneront sans doute difficilement aux nationalistes cette très grave attente que ceux-ci viennent de porter à leurs sentiments de loyalisme envers la couronne.

Les nationalistes affirment certes leur désir et leur volonté de rester au sein du Commonwealth en reconnaissant la reine Elizabeth comme « le symbole d'une libre association ».

Mais la nouvelle république sud-africaine ne pourra appartenir au Commonwealth que si tous les pays membres de ce dernier donnent leur consentement. Un seul vote hostile de l'un des six Etats d'Afrique ou d'Asie suffirait à rejeter la demande des Sud-Africains. Or un ministre du Ghana a déjà déclaré la nuit dernière qu'il doutait de l'admission au sein du Commonwealth après un référendum dont la population africaine avait été exclue.

Une décision ne sera sans doute pas prise immédiatement. Les membres du Commonwealth hésiteront devant une mesure qui légaliserait les éléments de souche britannique sans soutenir et qui anéantirait les dernières chances d'une atténuation de la politique d'apartheid (visant à maintenir la suprématie des Blancs) du gouvernement nationaliste. Elle sera néanmoins difficilement évitée. Les Sud-Africains perdront alors sur le plan économique l'avantage des préférences impériales. Ce qui est plus grave encore, ils risqueront de se trouver profondément divisés et totalement isolés au moment où la montée du panafricanisme et les victoires que celui-ci remporte dans toute l'Afrique rendent la situation raciale en Afrique du Sud de plus en plus explosive.

Il est vrai que la victoire des républicains aura peut-être cet avantage de débarrasser la scène politique d'un problème qui détourne l'attention et l'énergie des Blancs sud-africains vers des questions secondaires. Cette attention et cette énergie pourraient désormais être consacrées au seul problème important qui se pose à l'Union sud-africaine : celui de la coexistence dans la paix et la justice d'une minorité blanche et d'une majorité noire.

JEAN SCHWÆBEL

Le Monde, samedi 8 octobre 1960, article de Jean Schwæbel.

modernité. Aussi l'espace perceptible offre-t-il un relief inhabituel, dessiné par la façon dont les danseurs se meuvent en lui, et par la façon qu'ils ont de jouer avec leur centre de gravité. Musicalement aussi, ils se meuvent sur des rythmes et sur des tempo inédits : une savante composition qui conjugue des musiques avec le son des gestes.

Lors de cette même plate-forme, les œuvres chorégraphiques signées par des artistes blancs d'Afrique s'organisaient presque systématiquement autour d'une architecture reconnaissable : pas de surprise, ni dans l'organisation de l'espace, ni dans les rythmes. La modernité en Afrique du Sud vient essentiellement de la culture noire d'Afrique du Sud. Les codes chorégraphiques véhiculés par la culture blanche sud-africaine sont, eux, par trop

conventionnels. La modernité africaine pourrait devenir une des modernités marquantes de l'art chorégraphique contemporain. En Afrique du Sud, l'art chorégraphique prend place parmi les arts contemporains du pays.

William, qui désire que Richard⁶ et moi gardions le contact avec lui, veut que nous nous souvenions surtout des progrès qu'a fait son pays. Il ajoute, en s'adressant à moi, que, lorsqu'il viendra en France, il faudra qu'à mon tour je le conduise dans mes Sowetos⁷.

L.N.

Johannesburg, 17 novembre 1997.
Robledo del Buey, 21 décembre 1998.

1. Débat organisé par la Dance Factory, lors de la plate-forme d'Afrique du Sud, dans le cadre des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis 1997-1998. Organisatrice : Suzette Le Sueur ; animateur du débat : Fred Hagemann. Quatre jours pour se faire une idée sur les gens et sur les choses de là-bas.

2. En allant vers Soweto, je me souvenais que j'avais à peine douze ans quand je découvris la violence du monde. Ma conscience politique s'est probablement manifestée à la lecture des journaux. On pouvait voir des photos de forces de police très armées, déboulant par surprise dans les townships, démobilisant et brûlant les bidonvilles pendant que les gens se sauvaient en hurlant de peur et de désespoir. Je faisais des cahiers où je collais ces photos et les articles qu'elles illustraient. Je me souvenais aussi de la lecture du livre d'Alan Patton, *Pleure, O mon pays bien-aimé*.

3. Un quart de la population travaille (en majorité des Blancs), 18 millions de pauvres, 40 % de la population atteinte du Sida, un taux de criminalité très élevé, des vols, des viols, que les œuvres chorégraphiques évoquent, et, en augmentation, des viols d'enfants. Un important programme d'éducation a été mis au point. Sept pour cent

du budget de l'État lui est consacré, contre 2 % pour l'armée.

4. Peu à peu, une culture originale a cependant vu le jour dès les années 1970. Elle a pris racine dans les townships et doit tout au vécu des opprimés contre leurs oppresseurs. Les artistes de la littérature, du théâtre, de la musique et de la peinture ont travaillé contre les ghettos ethniques. Ce renouveau s'incarne alors dans le mouvement « Black Consciousness » : rejeter le modèle occidental, affirmer la prépondé-

rance des valeurs africaines libérées toutefois du carcan de la tradition, tels sont les buts de ce mouvement. Brisé dans les années 1976-1977 par une terrible répression, il va renaître de ses cendres.

5. *Only the strong*, de David Matamela, *Still here*, de Peter John Sabbagha, *Hanano « Blessing of the Earth »*, de Vincent Sekwati Mantsoe, *Talas in Conversation II*, de Jeyesperi Moopen, *Of me that died tonight*, de Denise Stephani et Timothy Le Roux, *Walking against the Wind*, de Jeanette Ginslov, *Another Cry*, de Nevil Stuart Campbell.

6. Richard Schweitzer, organisateur de la plate-forme de Vienne, en Autriche.

7. Sowetos est l'abréviation de South West Township. de : south west township.

ÉLECTIONS EN AFRIQUE DU SUD

Les résultats officiels des élections générales du 2 juin 1999 consacrent la victoire du Congrès national africain (ANC) avec 66,3 % des voix aux législatives, et désignent Thabo Mbeki comme nouveau président sud-africain succédant à Nelson Mandela.

Le taux de participation a avoisiné les 90 %.

Dans la nouvelle Assemblée nationale, l'ANC détient 266 sièges sur 400, ratant de justesse la majorité des deux tiers nécessaire pour modifier la Constitution. Le Parti démocratique (DP), devenu le porte-voix de l'électorat blanc conservateur, arrive en deuxième position avec 38 sièges (9,5 % des voix) et s'impose comme le premier parti d'opposition. L'Inkhata (IFP) du chef zoulou Mongosuthu Buthelezi, avec 34 sièges (8,5 % des voix), deviendra très probablement l'allié de l'ANC dans un gouvernement de coalition. Le grand perdant du scrutin est le Parti national (NP), au pouvoir du temps de l'apartheid, avec 28 sièges (7,2 % des voix). Le Mouvement démocratique uni (UDM), premier parti à vocation multiraciale, obtient 14 sièges (3,4 % des voix).

Sources : *Le Monde*, 5 et 9 juin 1999.

Forme de gouvernement : république à régime multipartite.

Capitale administrative : Pretoria.

Langues officielles : afrikaans, anglais, ndébélé, pédi, sotho, swazi, tsonga, tswana, venda, xhosa, zoulou.

Population : 41 465 000 habitants en 1995.

Densité : 34 habitants par kilomètre carré.

Population urbaine : 48 %.

Moins de 15 ans : 37 %.

15 à 29 ans : 27 %.

30 à 44 ans : 18 %.

45 à 59 ans : 10 %.

La projection démographique prévoit : 46 215 000 habitants en l'an 2000 et 56 398 000 en 2010.

Dans vingt-sept ans, la population aura doublé.

D'après les chiffres de 1994, la population noire représentait : 76,1 % ; les Blancs : 12,8 % ; les Métis : 8,5 %, les Asiatiques : 2,6 %.

Population active en 1994 : 14 297 048 habitants.

Sans emploi : 32,6 %.

Sans instruction : près de 70 % de la population.

avant : on ne s'y mélange pas encore, ou très rarement. Actuellement, les Sud-Africains comptent sur notre fidélité et espèrent un soutien particulier. Particulier parce que moins spectaculaire que celui qui consistait à manifester pour exiger la libération de Nelson Mandela lorsque celui-ci était écroué par le pouvoir afrikaner.

L'Afrique du Sud ne veut pas être abandonnée ; elle a peur de « tomber hors du monde ». Cette inquiétude aux flancs de laquelle s'intensifie la peur est portée par cette rumeur : « Nelson Mandela est l'homme dont la vie est trop courte ! »

De retour à Johannesburg après notre visite dans Soweto, alors que la nuit se saisit presque subitement des ombres fortes du jour, nous traversons une autre zone. Contrairement aux premiers abris dont les murs sont en ciment, ici les murs et les toits sont en tôle. Entièrement en tôle : des *shanty-towns* où nichent des habitants, des *squatters*. Pourtant, pour supporter et pour dissimuler la honte, là où William a bien voulu nous conduire, les gens avaient comme décoré leur misère. Ces bidonvilles poussent encore comme des champignons dans et autour des *townships* qui, comme une lèpre, ne cessent de s'étendre. De loin, Johannesburg apparaît somptueuse et les populations pauvres préfèrent vivre leur misère au pied des gratte-ciel arrogants de la ville.

La police, aujourd'hui encore, chasse ces populations hors de leurs boîtes de conserve insalubres. Personne ne sait vraiment si leurs habitants seront relogés. Mais la fumée subsiste longtemps après que les lieux ont été brûlés...

Aucun fleuve n'a daigné faire le détour par la ville. Seules, pour mentir sur le sort de l'eau, quelques gouttes fines pleuvent en sifflant dans les fontaines. Plus bas, les oiseaux, dans des arbres aux fleurs magiquement bleues, chantent fort. Plus loin, quelques fausses collines pelées, extraites et oubliées par les chercheurs d'or ou par les chercheurs de diamants. Ici et là, la végétation est généreusement verte.

Johannesburg (Jo'burg) redeviendra peut-être prospère, mais dans quelles conditions ? Les *townships*, qui s'étendent encore, disparaîtront un à un, mais quand ? Les hommes, progressivement, et malgré les écueils, les revers douloureux et contradictoires, chercheront obstinément une voie toujours plus directe vers un humanisme plus stable et plus riche, mais à quel prix ?

À l'heure actuelle, la situation économique est critique et le chômage, après une légère régression, augmente de nouveau. Les progrès sont trop lents et les conditions de vie, encore cruellement dures. En Afrique du Sud, l'art naît et se développe comme une



► Africa Pars Meridionalis, de Tobias Konrad Lotter, ca. 1760. 45,2 x 55 cm, Postmuseum Berlin. Photo : AKG Paris.

arme à la fois subversive et pacifique, capable de revendiquer une cohésion entre des ensembles culturellement distincts : ethniques, religieux et linguistiques. Il veille aussi à ne pas devenir un substrat au besoin d'exotisme des Occidentaux. Il répugne à être prisé pour cette seule valeur et craint l'insouciance qui tendrait à le considérer hors de son contexte d'émancipation. Conscients du rôle qu'ils ont à jouer dans la société, les poètes, les dramaturges et l'ensemble des artistes noirs s'organisent. Aujourd'hui, les arts reflètent la richesse et la diversité considérable de leur créativité. C'est en forçant la censure que les artistes ont permis aux communautés noires opprimées de se faire entendre.

La culture que produisent actuellement les *townships* est encore chaotique, mais elle est la manifestation d'une identité qui se cherche. Les organisations politiques, les syndicats, les mouvements associatifs ont compris l'importance des enjeux artistiques qui portent les communautés noires sur la scène internationale.

« Malgré la ségrégation », dit William en conduisant lentement sur les chemins, enveloppant avec une certaine douceur dans la conduite de son lourd véhicule les bosses enkystées et poussiéreuses qui cicatrisent les uns avec les autres des flots de sols indiscernables, « il y avait dans cet enfer des Blancs et des Noirs qui étaient des amis. Ils se parlaient, en cachette ; ils s'aimaient, en cachette. » William, fier de l'existence de la commission Vérité et Réconciliation, créée en avril 1996, se demande si elle permettra au *processus de guérison*, espéré par Nelson Mandela, d'éviter des déchirures là où les liens s'étaient, envers et contre tout, tissés ? William, qui nous a conduits, Richard et moi, à travers les aspects inhumains de Soweto, s'inquiète : « Il faut oublier, sinon, on pourrait blesser ceux-là même que l'on aime. »

Le lendemain, en m'accompagnant à l'aéroport, William me dit qu'il a été très heureux d'avoir fait notre connaissance. Et, ayant été notre invité au spectacle de danse, le soir de la visite de Soweto, il dit que nous avons rendu sa journée « plus belle encore ». Ce soir-là, la nuit était pleine, la lune aussi. Au loin, le théâtre scintillait comme les lampions d'une fête foraine.

Les œuvres⁵ montrées à l'occasion de cette plate-forme chorégraphique avaient une modernité particulière due, comme chaque fois, à la diversité des auteurs. La spécificité des chorégraphies signées par des artistes noirs tient au fait qu'elles ont une manière unique de transformer les singularités traditionnelles en vertus de